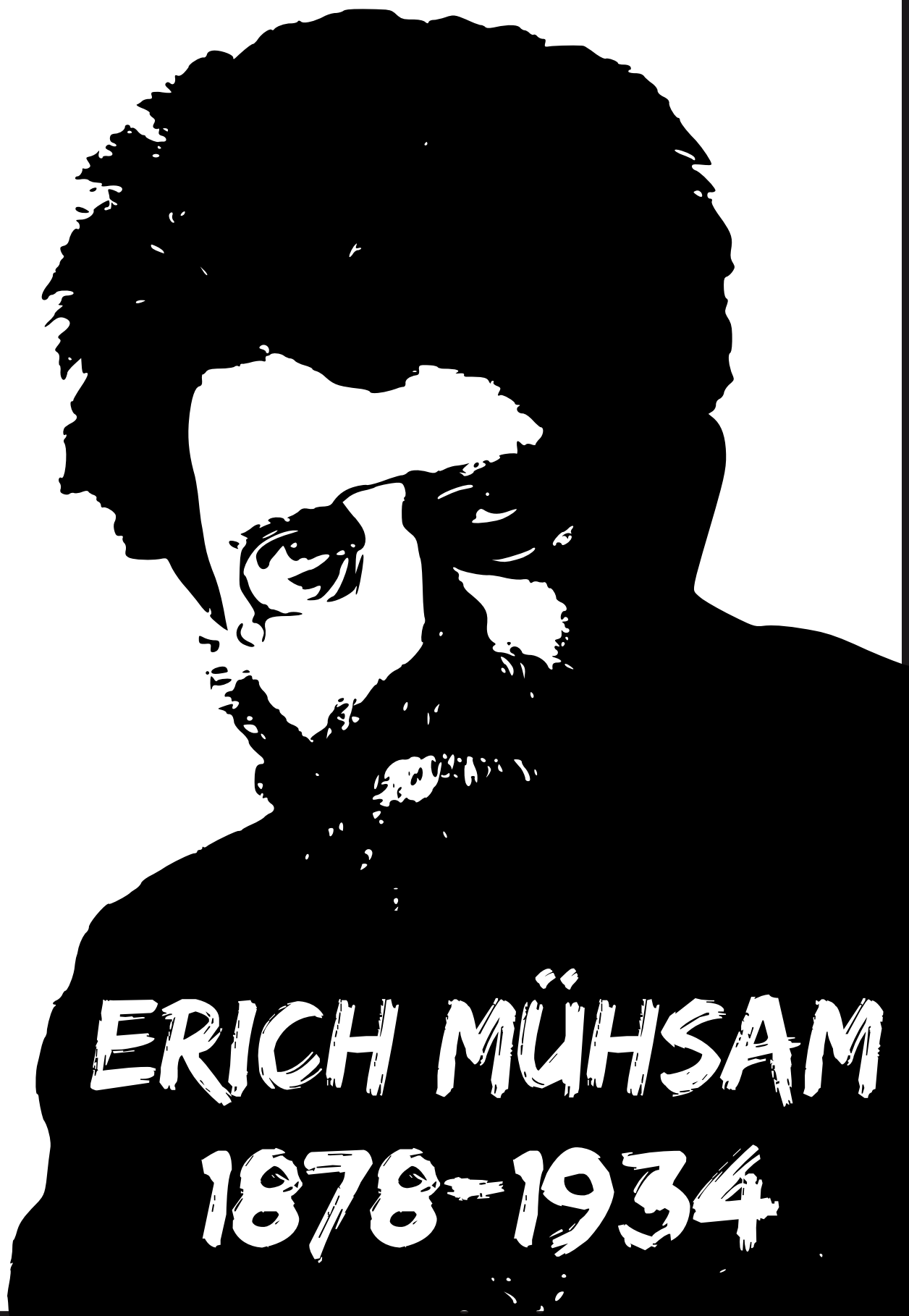


PARTAGE NOIR



ERICH MÜHSAM

1878-1934

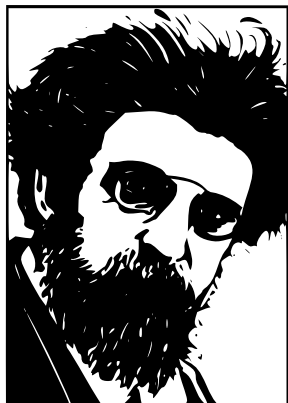
<https://www.partage.noir.fr>

contact@partage-noir.fr

Illustrations: OLT

1990/02-08-2019





Triste paradoxe pour Erich Mühsam que d'être à la fois l'écrivain anarchiste le plus mal connu et l'un des plus controversés ! Le plus mal connu, car son oeuvre n'a fait l'objet d'aucune étude véritable en France [1]. Même dans les milieux germanistes, on se contente d'évoquer ses liens avec des auteurs expressionnistes et c'est tout. Un des plus controversés dans le mouvement anarchiste car ses multiples erreurs (reconnues à chaque fois pourtant) n'ont pas manqué de susciter la méfiance, voire l'hostilité, envers un militant qui a fini par apparaître comme une sorte de cryptocommuniste.

Aujourd'hui, il importe de rétablir la vérité et de rappeler que son oeuvre tant littéraire (poésie, théâtre, essais) que politique n'est pas négligeable. Jusqu'ici il n'existait qu'une brochure de Roland Lewin sur Mühsam [2]. Les Editions Partage Noir reprennent le flambeau et essayeront de faire découvrir ses écrits. Ce travail de longue haleine ne va pas sans un rappel historique.

Erich Mühsam naît à Berlin le 6 avril 1878 mais il passe toute son enfance à Lübeck. Son père est un pharmacien, membre de la petite bourgeoisie juive. Sigmund Mühsam veut donner à son fils une éducation très autoritaire contre laquelle le jeune Erich ne tarde pas à se révolter, n'appréciant ni les coups ni les projets paternels. Celui-ci apprend avec horreur que son rejeton veut devenir poète !

A dix ans, Mühsam est envoyé au lycée de Lübeck, où il subit le même autoritarisme qu'à la maison. Sa nature rebelle lui vaut de nombreuses punitions. En janvier 1986 il envoie un article non signé au *Lübecker Volksboten*, la feuille social-démocrate locale. Il y dénonce les pratiques dictatoriales des professeurs. Ce texte provoque un scandale et lorsque Mühsam est démasqué, on le renvoie de l'école pour « activités socialistes ». Finalement, Mühsam obtient ses diplômes dans un autre établissement.

Les talents littéraires de Mühsam sont extrêmement précoces ; à onze ans il écrit des fables, et à seize il gagne de l'argent grâce à ses vers satiriques. Son père veut le contraindre à suivre des études de pharmacie mais Erich Mühsam les abandonne très vite, ce qui provoque une rupture avec son père. Il arrive à Berlin en 1900 et fréquente les milieux littéraires tout en travaillant dans une fabrique de produits chimiques.

Heinrich Hart l'invite à faire partie du cercle Neue Gemeinschaft (Nouvelle communauté) qui regroupe de jeunes auteurs venus de milieux assez bourgeois,

mais politisés et partisans d'une vie communautaire. Parmi ses membres figurent Peter Hille, Wilhelm Bölsche, Martin Buber et Gustav Landauer. Ce dernier et Mühsam s'aperçoivent très vite que si certaines questions matérielles sont réglées en commun (la cuisine, par exemple), l'esprit collectif se limite surtout à discuter. C'est pourquoi ils quittent le cercle. L'influence de Landauer est décisive sur Mühsam qui découvre grâce à lui les écrits anarchistes, admirant tout particulièrement Bakounine, Mühsam écrira plus tard : « *J'étais anarchiste avant de savoir ce qu'était l'anarchisme...* »



Peter Hille et Erich Mühsam.

A cette époque, Mühsam envoie de nombreux articles à des journaux tels que *Der freie Arbeiter* (organe de la Fédération anarchiste allemande), *Der Anarchist* et surtout *Kampf*, revue d'un militant anarchiste injustement oublié : Senna Hoy. De son vrai nom Johannes Holzmann, il fait de *Kampf* une revue au tirage important pour l'époque : 10 000 exemplaires en 1905 [3]. Mühsam édite aussi une feuille : *Der arme Teufel*, et collabore à plusieurs petits journaux. Il devient très connu dans la bohème et le milieu des cabarets littéraires. Il est même producteur de l'un d'eux : « Cabaret zum Peter Hille », nommé ainsi en hommage à l'un des membres de la Neue Gemeinschaft mort depuis peu.

La police considère Mühsam comme un dangereux agitateur et le surveille constamment. Entre 1904 et 1907, il voyage à travers l'Europe, en Italie, en Suisse où il fraternise avec Fritz Brupbacher, le biographe de Bakounine, en Autriche et enfin en France. Là il fréquente les cabarets du « Lapin agile » et du « Chat noir » souvent animés par des chansonniers libertaires. Mühsam rencontre l'antimilitariste Gustave Hervé, l'anarchiste James Guillaume et d'anciens communards. Il prend aussi la parole lors de meetings du club anarchiste allemand de Paris.

A son retour, Mühsam se radicalise encore dans ses articles publiés dans *Der freie Arbeiter* et dans son supplément mensuel *Generalstriek* (Grève générale). Il appelle à la lutte antimilitariste, suggérant même lors du congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907 la désobéissance civile et le refus de payer l'impôt pour

l'armée. De même il prône la grève générale, alors très en vogue. Pour un tract sur ce thème, il est arrêté et condamné à 500 marks d'amende, attendu qu'il aurait « *provoqué à la haine de classe et encouragé le non-respect de la loi* ».

En novembre 1908, Mühsam s'installe à Munich où s'est établie la bohème littéraire. La ville devient le refuge de nombreux écrivains contestataires et aussi de révolutionnaires russes qui ont fui leur pays en 1905. Ce « melting-pot » subversif a son importance, car il explique le rôle de Munich dans la Révolution allemande de 1918.

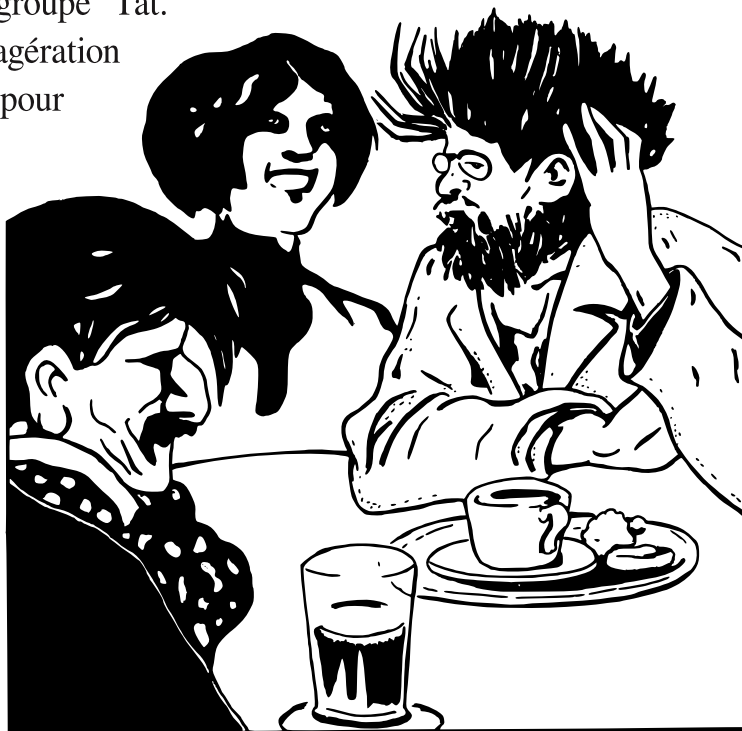
En 1908, Landauer vient de créer le Sozialistischer Bund, fédération de quinze groupes unis par les théories originales originales de ce militant (Landauer est un peu l'ancêtre du mouvement alternatif mais toujours rattaché à un projet révolutionnaire). Mühsam fonde un groupe local à Munich qui prend le nom de Tat (Action). Mais ce genre d'initiative est assez contesté dans l'anarchisme. Les ouvriers anarcho-syndicalistes critiquent l'élitisme et les théories trop intellectuelles de Landauer. Quant à Mühsam, il se détache peu à peu de Landauer sur le plan de la théorie, pour se revendiquer de l'anarcho-communisme.

Mühsam tente de se donner une base révolutionnaire en axant sa propagande vers le sous-prolétariat, jugé très potentiel par Bakounine en son temps. Durant un meeting anarchiste, en 1910, Mühsam est accusé par un compagnon de ramasser les clochards et les piliers de bistrot dans le groupe Tat.

Mühsam répond que c'est une exagération tout en réaffirmant son respect pour

les laissés-pour-compte. Dans le journal *Der Sozialist* du 1^{er} août 1909, il écrivait : « *Parmi ces hommes dont les propres penchants et la vie ont fait des rebelles, (...) ne devrait-on pas trouver des hommes qui soient des nôtres, des hommes dont l'instinct de destruction n'est que l'expression confuse d'un désir positif d'agir...* » [4].

Entre-temps Mühsam est arrêté plusieurs fois, mais il



réussit à se faire libérer faute de preuves flagrantes d'une « conspiration ». Cependant les inculpations viennent à bout du groupe Tat. La presse (y compris celle des sociaux-démocrates) s'acharne contre Mühsam, le chargeant de tous les crimes. Malgré cela, il lance un nouveau journal : *Kain*, « Journal de l'Humanité ». Il y critique violemment les autorités et défend des auteurs victimes de la censure comme Frank Wedekind. *Kain* atteindra un tirage de 3 000 exemplaires. Mühsam en fera paraître 40 numéros d'avril 1911 à juin 1914, puis à nouveau 13 numéros de novembre 1918 à avril 1919.



Kurt Eisner.

Lorsque la guerre éclate en 1914, quelques anarchistes mais hélas ! prestigieux comme Kropotkine prennent parti pour les alliés de l'Entente, tandis que la majorité du mouvement reste antimilitariste. Mühsam commet l'erreur de suivre les premiers. Aussitôt, ses anciens amis comme Landauer, Brupbacher ou le rédacteur du journal *Die Aktion*, Franz Pfemfert, le mettent à l'index en tant que nationaliste. Mais Mühsam s'aperçoit de son erreur (due à l'influence de son amie selon ses dires) et s'engage dans la lutte contre la guerre, ce qui le réconcilie avec ses compagnons.

Considérant que les anarchistes ne font pas le poids à eux seuls, Mühsam rejoint l'Illegalen Aktion Bunde qui regroupe des socialistes comme Karl Liebknecht ou Kurt Eisner, ce dernier donnant une ligne très modérée à la ligue. Il tente aussi en 1916, sans grand succès, de créer un courant pacifiste avec des personnalités comme l'écrivain Heinrich Mann ou le professeur « Lujo » Brentano. Le 17 juin 1916, Mühsam participe à une manifestation contre la faim.

En janvier 1918, une grève des usines de Munich permet à Mühsam de parler devant 100 000 travailleurs et de les appeler à la grève générale. Pour se débarrasser de lui, les autorités lui imposent un service civil, qu'il refuse. Arrêté pour insoumission, il est libéré le 5 novembre 1918, peu avant la Révolution allemande.

Mühsam joue un rôle essentiel dans la radicalisation des conseils ouvriers de Bavière établis après la chute de la monarchie bavaroise [5]. Le 6 avril 1919, la République des conseils de Bavière est proclamée contre la solution parlementaire des sociaux-démocrates. Les anarchistes y jouent un rôle prépondérant, mais le

13 avril une tentative de putsch de la garnison de Munich provoque l'arrestation de plusieurs responsables dont Mühsam. Ils sont emmenés en captivité avant que les ouvriers, qui ont repris la ville, aient pu s'y opposer. Mühsam est détenu à la prison d'Ansbach, pendant que les communistes dominent Munich encerclée par la contre-révolution. Après la répression, Mühsam est condamné à quinze ans de forteresse, à Niederschönenfeld. Les conditions de détention sont telles que de nombreux journalistes comme Kurt Tucholsky protestent [6].



Mühsam écrit beaucoup en captivité : des poèmes, une pièce sur les événements, Judas, un hommage à Landauer assassiné pendant la répression des conseils de Bavière et ses mémoires partiels destinés à Lénine, *Von Eisner bis Leviné*. Gravement malade, Mühsam adhère au parti communiste en septembre 1919. Cette adhésion, qui ne dure que quinze jours, est néanmoins exploitée par l'Internationale communiste qui veut en faire un exemple malgré le revirement presque immédiat de Mühsam [7].

Les autorités, désireuses d'amnistier Hitler détenu après son putsch manqué à Munich en 1923, libèrent par la même occasion les anciens des conseils de Bavière à partir de décembre 1924.

Mühsam est accueilli par des milliers d'ouvriers à la gare de Berlin. En octobre 1926, il fonde la revue *Fanal* qui, jusqu'en juillet 1931, comptera 58 numéros. Il publie aussi de nombreux ouvrages, dont une réflexion sur le système des conseils : *Die Befreiung der Gesellschaft vom Staat* (La société libérée de l'État), et de multiples études sur la culture allemande [8].

Les activités de Mühsam sont intenses à cette époque : campagne pour Sacco et Vanzetti, soutien à Durruti et aux autres anarchistes espagnols en exil.



Il est aussi un observateur attentif de la montée du nazisme et tente de créer un large front antifasciste, ce qui reste sans effet sinon d'être utilisé par les communistes (Mühsam fera un passage au Secours rouge) et d'être désigné par les nazis comme l'ennemi prioritaire. Goebbels l'appelle *« ce porc de juif rouge »*. Le journal des nazis publie en première page trois photos, celles de Rosa Luxembour, de Karl Liebknecht et de Mühsam, avec sous la sienne cette légende : *« Le seul traître de l'équipe qui n'ait pas été exécuté »*. Malgré ces menaces, Mühsam ne s'affole pas de la venue au pouvoir des nazis. Le 20 février 1933, il dirige le premier meeting des artistes antifascistes de Berlin, avec son ami Carl Von Ossietzky. Pressé par ses amis de s'enfuir, il remonte chez lui prendre ses papiers au cours de la nuit de l'incendie du Reichstag (27-28 février 1933). C'est là que la police l'arrête à 5 h du matin.

Déporté au camp d'Oranienburg, Mühsam résiste aux provocations des gardiens, qui cherchent à le pousser à bout afin de l'abattre (lorsqu'on lui demande de chanter *« Deutschland über alles »*, il entonne l'Internationale !). Finalement, profitant du bain de sang de la Nuit des longs couteaux – qui ne touche pas que les SA –, les nazis le pendent dans la nuit du 9 au 10 juillet 1934 [9].

Après l'arrestation de Mühsam, sa femme se rend à Prague en emportant ses archives. Invitée à venir en URSS, Zensl Mühsam est arrêtée au cours d'un séjour à Moscou en 1936 et déportée en Sibirie. Après cinq ans de travaux forcés, elle est envoyée de ville en ville jusqu'à Novosibirsk, puis de là ramenée à Moscou. De 1947 à 1955, Zensl Mühsam travaille dans une institution pour enfants. Lors de la déstalinisation, elle est autorisée à s'installer à Berlin-Est. Très affaiblie par son séjour dans les camps, Zensl Mühsam est utilisée par le régime de RDA et exhibée dans les cérémonies officielles. La mort la délivre de son calvaire le 10 mars 1962 [10].

L'oeuvre de l'anarchiste allemand est bien connue des érudits et des germanistes. Pourtant, elle n'a fait l'objet d'aucune publication à ce jour en France, alors que les écrits des expressionnistes et des auteurs de l'entre-deux-guerres sont portés au pinacle. Il y a là un phénomène d'ostracisme dû à des raisons politiques probablement.

Certains textes de cette brochure sont parus en français dans des revues anciennes ou confidentielles : « Judas » est extrait de la *Révolution prolétarienne* (n°4, avril 1925), « Istrati » du bulletin de l'Association des amis de Panaït Istrati (n°11, septembre 1987), les deux poèmes sur la Première Guerre mondiale de la revue d'Henry Poulaille, *Nouvel Age* (n°11, novembre 1931). Nous y avons ajouté un troisième poème, « Le révolutionnaire », tiré du livre d'Henry Poulaille cette fois : *Nouvel âge littéraire* (réédité par Plein Chant, Bassac, France, 1986). D'autres textes étaient inédits en français, il s'agit de « Où est le Ziegelbrenner ? » sur l'écrivain Traven, de « Théâtre prolétarien » sur le metteur en scène communiste Piscator et d'une lettre à Freud. Ces deux articles. Ces deux articles inédits sont parus en 1927 dans la revue *Fanal* [11].

Les érudits qui se plaindraient des imprécisions nous aideront, c'est sûr, à faire découvrir l'oeuvre de cet écrivain ! Nous tenons à remercier Jean et Frédéric de l'Association des amis de Panaït Istrati qui ont contribué à cette publication. Nous dédions d'ailleurs cette brochure au grand écrivain roumain, qui fut lui aussi un franc-tireur. On le comprendra en lisant dans Panaït Istrati l'hommage que lui rend Mühsam.

Pour notre part, nous continuerons à faire découvrir la pensée libertaire allemande, après des brochures sur Johann Most, sur la République des conseils de Bavière et maintenant sur Erich Mühsam. Toute aide est la bienvenue dans ce domaine !

Le groupe éditeur

[1] Mais les travaux sont en cours. Voir Françoise Muller : « Erich Mühsam, un écrivain libertaire contre le fascisme » in *Nazisme et anti-nazisme dans la littérature et l'art allemands, ouvrage collectif, Presses universitaires de Lille, Lille, 1986, pp. 145-157.*

[2] Roland Lewin : « Erich Mühsam 1878-1934 », *supplément au Monde libertaire n°143 de juin 1968.*

[3] Johannes Holzmann (1884-1914), un ancien instituteur très lié à Mühsam, édite vers 1904-1905, en Suisse, la revue *Der Weckruf (Le réveil)*. Il meurt en prison en Russie

- [4] Voir les mémoires d'un ancien du groupe Tat, Franz Jung : *Der Weg nach unten*, éd. Luchterhand, RFA, 1972. Voir aussi Françoise Muller : « Le groupe Tat : essai d'éducation populaire par des artistes et écrivains de Munich » in *Education populaire : objectif d'hier et d'aujourd'hui*, ouvrage collectif, Presses universitaires de Lille, Lille, 1987, pp. 131-138.
- [5] Pour plus de détails, voir : 1919, la République des conseils de Bavière, Collectif Partage Noir.
- [6] Sur ce sujet, voir les mémoires d'un autre protagoniste des conseils de Bavière, Ernst Toller : *Une jeunesse en Allemagne*, éd. L'Age d'homme, Lausanne, 1974.
- [7] Le texte de ralliement a été publié en français dans le Bulletin communiste n°21 du 22 juillet 1920.
- [8] Le lecteur se reportera avec profit à la bibliographie établie par Wolfgang Haug dans son étude : « Ich bin verdammt zu warten » in *einem Bürgergarten*, éd. Luchterhand, RFA, 1983.
- [9] Manès Sperber évoque la fin tragique de Mühsam dans sa trilogie romanesque : *Et le buisson devint cendre*, éd. Odile Jacob, Paris, 1990, pp. 248-251.
- [10] Rudolf Rocker avait dénoncé le sort réservé à Zensl Mühsam dans son livre : *Der Leidensweg von Zensl Mühsam* (1949). Les papiers d'Erich Mühsam sont à Moscou, mais les archives de l'ex-RDA en détiennent une copie.
- [11] Les textes sont reproduits dans le livre de Wolfgang Haug cité plus haut. La correspondance de Mühsam a été éditée par Ger W. Jungblut dans : *Erich Mühsam. In meiner Posaune muß ein Sandkorn sein. Briefe 1900-1934*, éd. Topos, Liechtenstein, 1984.



Démasquée

L'Europe a enlevé son fard.
Sans rouge ni poudre
La voilà, répugnante, la garce,
Puante, et faisant des grimace.

*

Elle a jeté à côté de la fausse poitrine
Le corset des bonnes moeurs.
Au lieu de ses côtes la putain propose
Des baïonnettes.

*

Europe, ferme ta chemise !
Le spectacle de ta nudité
Est poison et manque de goût.
Crève donc !

Erich Mühsam
(novembre 1915)

Epilogue

Toussotant je me mets à chanter
Un épilogue
Car les ailes se sont brisées
De celui qui volait vers le ciel.

*

Hélas ! l'aigle est redescendu
Des hauteurs de la gloire.
Dans son plumage si admiré
Il cherche maintenant les puces

Erich Mühsam
(1919)

Le révolutionnaire

Dédié à la social-démocratie, ce poème est en fait une critique des concessions permanentes de ce mouvement.

Il est paru dans le recueil *Der Krater* (Berlin, 1909).

Il était une fois un révolutionnaire
Nettoyeur de lampes de son métier
Qui s'en alla au pas révolutionnaire
Avec les révolutionnaires

*

Et il cria : Je révolutionne
Et le bonnet révolutionnaire
Sur l'oreille gauche
Il devenait très dangereux

*

Et les révolutionnaires marchèrent
A travers les rues
Où il avait l'habitude
De nettoyer les becs de gaz.

*

Afin de les éloigner du terrain
On arracha les becs de gaz
Pour faire des barricade
Avec les pavés de la rue

*

Mais notre révolutionnaire
Dit : Je suis le lampiste
Je vous en prie ne faites rien
A ces bonnes lumières brillantes

*

– Si nous supprimons la lumière
Aucun bourgeois n’y verra clair.
– Laissez les lampes debout je vous en prie
Sinon je ne suis plus de la partie.

*

Les révolutionnaires se mirent à rire
Et ils brisèrent les becs de gaz
Alors le lampiste s’enfuit
En pleurant des larmes amères.

*

Et il resta dans sa maison
Et là, il se mit à écrire un livre :
« Comment on révolutionne
Sans démolir les becs de gaz ».

Erich Mühsam

Théâtre prolétarien

Le théâtre de Piscator est ouvert. Un des meilleurs metteurs en scène du théâtre allemand a obtenu d'exprimer son talent, lui, l'homme qui ne veut pas séparer l'art de la vie mais l'utiliser comme moyen d'agitation pour améliorer et élever la vie – qui plus est suivant une tendance prolétarienne et révolutionnaire. Voilà bien des raisons de soutenir Erwin Piscator, en lui faisant de la publicité, et j'avoue que j'ai acquiescé très volontiers à sa demande de me joindre au Conseil dramatique du théâtre. Je voudrais simplement émettre le vœu que nous, les auteurs du collectif, on nous utilise à autre chose qu'à faire de la figuration, qu'à annoncer le programme avec nos seuls noms, qu'à être tenus responsables de péchés par action et par omission que nous n'avons pas du tout été conviés à commettre.

Nous pourrions faire, nous autres, ce que nous voulons : c'est faux, dans tous les cas. On va encore m'accuser de quelque chose comme de trahir le prolétariat, la révolution et quoi encore pour ne pas avoir refusé ma collaboration à Piscator. Son théâtre n'a rien de prolétarien : donc je n'aurais pas dû m'en mêler. Nous voulons d'abord sortir une fois pour toutes de la société capitaliste avant de toucher à quoi que ce soit dans le système, n'est-ce pas ? Je sais bien, frerot, que le théâtre de Piscator n'est pas un théâtre prolétarien. Je sais, tout aussi bien que vous, que l'argent du capitalisme privé a permis de jouer la comédie sur la place Nollendorf, qu'on doit trouver l'argent du loyer, des cachets, des décors, de l'administration, des impôts, avec de surcroît pas mal d'autres frais, que pour cette raison le prix des places est aussi cher qu'ailleurs, que d'autre part l'accord de Piscator avec la Volksbühne, s'il a permis aux travailleurs de fréquenter le théâtre, n'offre rien de spécialement prolétarien que les autres théâtres de Berlin ne puissent offrir partiellement.

Un théâtre prolétarien suppose le droit de décision des spectateurs quant au répertoire et aux conditions de fréquentation, et pour cela exclusivement des influences prolétariennes, c'est-à-dire dirigées vers des objectifs de classe. Le travail postérieur du théâtre prolétarien, ce serait la rencontre active de la scène et de la salle, la création d'un théâtre de masse renouant avec l'art de la scène des anciens Grecs. Dans cette direction, les tentatives des sociétés de théâtre ouvrier amateur sont à saluer particulièrement, mais elles sont naturellement bien éloignées encore de leurs buts et ne peuvent d'ailleurs les atteindre aussi longtemps que tout le

travail, y compris celui qui exige une prestation qualifiée, reposera sur des épaules d'amateurs. Le théâtre prolétarien, porté par le seul prolétariat, issu de lui seul, efficace grâce à lui et pour lui, n'est pas envisageable dans l'environnement capitaliste. Ce qui peut être accompli aujourd'hui n'est qu'un élément pour préparer l'art de masse à venir.

Un tel élément de travail peut être réalisé, d'une part, par les cercles de théâtre prolétarien, grâce à l'invention collective d'un chœur à vocation d'agitation, par des exercices de chœur parlés et mimés, par un entraînement sur des scènes saisissantes à partir de canevas dramatiques préexistants ou imaginés en consultant tous les participants, par des essais de plein air et autres lieux semblables. Une autre partie d'un tel travail reviendrait cependant en premier aux artistes professionnels qui, par conviction, relèvent du prolétariat révolutionnaire. Pas plus que nous, ils ne peuvent exercer leur spécialité hors des conditions capitalistes. Ils doivent donc utiliser les facilités capitalistes qui s'offrent à eux. C'est ce que fait Piscator avec des comédiens et associés socialistes, communistes, de son théâtre. Nous sommes prêts à cela, tous ceux qu'il a rassemblés autour de lui pour le conseiller.

Le premier spectacle a bien montré, très bien montré même la voie du théâtre prolétarien sur le plan de la technique et de la mise en scène. Il est apparu clairement que l'art de la scène – et cela vaut pour tous les arts, comme le confirme la musique de Meisel – est contraint par les moyens qui sont les siens de renoncer au caractère de miroir d'une destinée individuelle pour devenir le reflet d'un vécu collectif. La technique industrielle est devenue un moyen artistique indispensable qui conditionne l'accès de tout art aux formes d'expression correspondant aux rapports sociaux actuels. La technique comme organe de l'esprit artistique conduit forcément à la spiritualisation de la technique par le moyen de l'art. La reconnaissance de cette interaction et sa mise en représentation vivante, c'est le mérite artistique et pédagogique de Piscator. Réaliser la synthèse de l'art et de la vie, cela lui sera cependant refusé au sein d'une entreprise de théâtre capitaliste, tout comme à tout théâtre prolétarien, aux réalisations aussi précieuses que les siennes. C'est une utopie qui deviendra réalité quand il n'y aura plus de prolétariat, quand la force créatrice d'une personnalité d'artiste produisant de la culture aura fusionné avec la force créatrice d'un esprit collectif producteur de culture. Pour ma part, comme j'ignore comment on peut sortir de la société capitaliste, j'ai l'intention de consacrer ma passion révolutionnaire à la destruction de la société capitaliste et d'utiliser mon amour pour l'art et le théâtre, je crois le pouvoir, à faire avancer l'esprit révolutionnaire et à préparer l'homme de demain. Celui qui, dans ce but, fera appel à mon aide, la trouvera en retour.

Erich Mühsam *Fanal*, octobre 1927

Le théâtre de Piscator

Dans *Le théâtre politique* (éd. de l'Arche, Paris, 1972), Erwin Piscator cite un projet de « directives pour le collectif de théâtre de la Piscator-Bühne », qu'il attribue à Müsham. Sans doute est-ce un exemple de la « bonne volonté, (du) dévouement à la cause commune et (à) l'esprit de sacrifice (qui) caractérisa fortement la première saison de la Piscator-Bühne » (dixit Erwin Piscator).

1. Le collectif de la Piscator-Bühne est un organe corporatif fondé sur des rapports amicaux. Il est constitué par des amateurs d'art animés d'un esprit révolutionnaire, qui prennent l'engagement mutuel de surveiller le programme et les réalisations de la Piscator-Bühne, de conseiller constamment la direction, et d'assumer la responsabilité commune de la Piscator-Bühne.
2. Le collectif décide en toute indépendance de sa composition sans autre souci que celui de maintenir le niveau idéologique du théâtre et son efficacité politique. Le nombre des collaborateurs du collectif n'est pas limité. Des collaborateurs du collectif n'est pas limité. Des collaborateurs peuvent être recrutés par cooptation, au besoin pour une collaboration unique et occasionnelle. En règle générale, une collaboration ne peut cesser que sur la base d'un accord amical, entraînant une déclaration commune et publique des parties. Cette déclaration ne prendra jamais un caractère diffamatoire. Les exclusions décidées contre la volonté du collaborateur exclu ne peuvent être prononcées que par le collectif convoqué à cet effet, et à l'occasion d'une cession à laquelle doivent assister au moins dix membres du collectif, une majorité minimum de sept sur dix étant requise.
3. Le collectif répartit tous les travaux (élaboration et choix définitif du répertoire, organisation du studio, rédaction du programme, etc.) comme il l'entend entre ses membres et entre des commissions formées après examen des compétences et accord mutuel ; dans certains cas, le collectif se réserve de prendre une décision d'ensemble. Le travail collectif n'est ni rétribué ni fixé par écrit selon des normes antérieures à l'expérience.
4. Toute l'activité du collectif et de ses comités est fondée sur les principes fondamentaux du libre consentement, de l'égalité des droits et de la responsabilité individuelle dans la conscience de la responsabilité collective. Il sera laissé à l'initiative personnelle de chaque membre du collectif la part de liberté nécessaire à un travail accompli dans la joie et conciliable avec le concept d'une collectivité fondée sur la camaraderie et une idéologie commune précise. Le poids du travail repose essentiellement sur les épaules des membres de la commission. Le collectif se réunit au moins une fois par mois pour entendre et discuter le rapport de travail des sections et une autre fois pour être informé par la direction de la Piscator-Bühne de l'activité et des projets du théâtre.

Judas

« Drame ouvrier en cinq actes »

Ce « drame ouvrier en cinq actes », publié à Berlin en 1921, a été joué par le théâtre de Piscator. *La Révolution prolétarienne* n°4 d'avril 1925 a publié une traduction du premier acte de *Judas*. Nous en présentons ici un extrait. La scène se passe le 28 janvier 1918. Des ouvriers sont rassemblés chez l'un d'entre eux, Klagenfurter, qui vient d'être incorporé. Arrivent une étudiante, Flora et un écrivain, Tiedtken.

Flora - Une édition spéciale est parue. Tiedtken peut la lire.

Tiedtken (tire la feuille de sa poche) - La voici. (Il lit) : « *A la population ! Égarés par des agents de l'ennemi et des meneurs inconscients...* »

Dietrich - Naturellement ! Les canailles !

Braun - Tais-toi donc Dietrich !

Tiedtken - « ... les ouvriers de quelques entreprises berlinoises ont abandonné le travail. Ils présentent au gouvernement cette revendication insensée : offrir la paix à l'ennemi, et le menacent d'instituer des conseils ouvriers... »

Schenk (à Flora) - Dieu merci ! Pas de revendications au sujet des salaires.

Tiedtken - « Conscients de leur devoir patriotique, la grande majorité des ouvriers n'a pas suivi l'ordre frivole de proclamer la grève générale. Avant tout les représentants autorisés de la classe ouvrière, le parti social-démocrate et la commission syndicale, ont énergiquement répudié toute connivence avec les éléments de trahison. »

Dietrich - Ah ! Ah ! Les voilà bien !

Tiedtken - « *Il est vrai que l'étendue du mouvement ne peut être exactement délimitée...* »

Trotz - Ceci sonne déjà mieux.

Tiedtken - « *... et que des foyers moins importants de l'entreprise criminelle se sont allumés dans d'autres localités, la plupart cependant, étouffés déjà dans l'oeuf. On soupçonne à bon escient que, dans notre ville aussi, quelques personnes s'efforcent d'introduire l'agitation et le mécontentement dans les rangs de la population ouvrière. Ces personnes sont bien connues des autorités...* »

Maria : Steffi, est-ce que tu crois cela ?

Klagenfurter - Du calme, ma chère. Ce sont des procédés d'intimidation.

Tiedtken - « *... Confiant dans le sang-froid éprouvé et le sentiment patriotique de nos ouvriers, j'avertis que toute participation à la préparation d'un complot sera réprimée de la façon la plus sévère. Le peuple allemand mène depuis trois ans et demi une lutte héroïque pour se défendre contre un monde d'ennemis. Les exploits sans pareils de nos feldgrau ont délivré de la terreur de l'invasion les frontières de la patrie, que nous aimons par-dessus tout. Le colosse russe gît à terre, écroulé...* »

Dietrich - Et ils le piétinent à cette heure, ils le pillent, les canailles !

Braun - Silence ! Nous voulons entendre.

Tiedtken - « *... Les actions héroïques de nos sous-marins sont sur le point de contraindre à s'agenouiller notre adversaire le plus faux et le plus méchant, la perfide Albion. Un peu de temps encore à persévérer et tous nos ennemis seront abattus. Nous obtiendrons une paix qui satisfera l'honneur et la sécurité de l'Allemagne et assurera définitivement l'existence du peuple allemand. En ce moment il importe de rassembler jusqu'aux dernières forces. Qui fait grève à cette heure arrache le fusil des mains de nos braves troupes et comment une trahison envers la patrie. En conséquence j'interdis toute grève, tout rassemblement dans la rue, toute réunion non annoncée par écrit quarante-huit heures à l'avance. Quiconque, à l'usine*

ou ailleurs, provoquera la grève, distribuera des tracts, prononcera des discours excitateurs, répandra de fausses nouvelles, transgressera mes ordres d'une façon ou d'une autre, sera poursuivi pour trahison et arrêté sur-le-champ. Contre tout attroupement séditieux, il sera fait, sans aucune réserve, usage des armes.

Le général commandant, baron de Lynchenheim ».

Dietrich - Qu'ils viennent, les chiens !

Schenk - Oui, mais il nous faut d'abord savoir ce que nous avons à faire.

Flora - Continue à lire, Rudolf, il y a encore quelque chose.

Braun - Je suis curieux de le connaître.

Tiedtken (lisant) - « *Camarades ! Ouvriers et ouvrières organisés !... »*

Faerber - Quoi ? Dans le même journal ?

Tiedtken - Directement à la suite... Je continue : « *Le parti social-démocrate et le cartel des syndicats libres condamnent de la façon la plus formelle la tentative d'ouvriers égarés ou abreuvés par des sources impures... »*

Trotz - Inouï !

Tiedtken - « *... de frapper dans le dos, au moment où la victoire décisive s'annonce prochaine, les prolétaires luttant sur le front. Nous supplions instamment les camarades d'observer la discipline prolétarienne, de ne pas se laisser entraîner par des agitateurs irresponsables, vraisemblablement à la solde de l'Entente... »*

Faerber - Encore une fois !

Dietrich - Les chiens !

Tiedtken - « *... à des actes arbitraires, et de dénoncer immédiatement tout individu qui entreprendra de fomenter le désordre... »*

Dietrich - Bande de truies ! Il faudrait les assommer !

Klagenfurter - Silence !

Tiedtken - « ... *Prolétaires ! Le gouvernement allemand a prouvé qu'il était disposé à terminer la guerre aussitôt que ce serait possible. Son offre de paix aux ennemis a pourtant été repoussée avec dédain et sarcasme. Par suite, il faut tenir encore un court laps de temps. Après la guerre, le temps viendra où nous aussi, ouvriers, nous ferons valoir nos revendications. A cette heure, pas de discorde entre Allemands ! La classe ouvrière elle-même en supporterait les conséquences. Ayez confiance dans les chefs autorisés du prolétariat, c'est la voie la plus sûre et la plus rapide pour aboutir à la paix tant désirée.*

Le parti social-démocrate, par ordre, Gerhard Weber

Le cartel des syndicats libres, par ordre, Jacob Tann ».

Schenk - Nous n'avons pas de temps à perdre. Dans trois jours, tout doit être arrêté, trois jours au plus tard.

Dietrich - Dans trois jours ? Demain matin !

Trotz - Comment veux-tu y arriver, petit ? Il faut être bien organisés. Peut-être y parviendrons-nous, d'ici après-demain.

Flora - Un instant encore. Il y a des télégrammes dans le journal. On estime le nombre de grévistes de 100 à 150 000.

Schenk - S'ils admettent ce chiffre, il y en a 500 000.

FIN

Panaït Istrati

Dans son article « Littérature polémique », paru dans *Fanal*, Mühsam recense un certain nombre de témoignages liés à la guerre de 1914 puis évoque successivement Barbusse, Istrati et Trotski, et leurs positions respectives sur l'URSS. En ce qui concerne l'écrivain roumain Panaït Istrati, il s'agit de son livre *Vers l'autre flamme* qui relate son voyage en Union soviétique. Cet ouvrage lui valut une haine hystérique de ses anciens amis communistes, notamment de la part de l'écrivain Henri Barbusse, dès sa sortie en 1929.

Il me reste encore à rendre compte des trois livres sur la Russie du grand écrivain-ouvrier Panaït Istrati. Mais comment parler de ces livres bouleversants autrement qu'en vous conseillant, en vous priant, en vous adjurant ainsi lisez, lisez-les ! - je ne sais.

Ici la voix d'un homme déçu, profondément blessé dans son cœur et dans son cerveau, d'un homme dont la révolte est immense, lance un cri d'accusation ; il accuse ceux en qui il a eu foi, avec qui il combattit, espéra, souffrit, à qui il donna sa confiance, qu'il croyait garants du bonheur et de l'avenir de la Révolution russe. Ces livres sont écrits par un prolétaire, par un révolutionnaire, par un grand ami du travailleur et du paysan russes ; ils ont été écrits par un homme qui devrait les écrire avec son propre sang pour ne pas étouffer sous un silence mensonger.

On devrait commencer par le troisième volume : Les chiffres parlent. Barbusse le dit bien, lui aussi : « *Une seule attitude est valable : étudier minutieusement et scientifiquement la réalité de la République soviétique, se fier uniquement aux faits les plus exacts et aux chiffres pour se faire une opinion, et faire connaître alors cette opinion, avec tout ce qu'elle implique, de la manière la plus large possible* ». C'est ce que fait Istrati. Barbusse croit le faire également.

Comparez, camarades, les documents d'Istrati et ceux de Barbusse. Dites ensuite Istrati est acheté ! Mais lisez ensuite le premier volume et le second – et, entre ceux-là, lisez encore et toujours Barbusse et la presse bolchevique, ainsi que les écrivains staliniens, afin de comparer, sans exercer votre haine, sans renverser méchamment les autels. Je ne dis pas : croyez Istrati ; je dis seulement : lisez



Istrati ! Celui qui, après la lecture des deux premiers volumes, préfère croire Staline, qu'il le fasse. Finalement même les Paul Albrecht sont de bonne foi. Car, dit Istrati, en ramenant à leurs plus profondes motivations les « Hosanna » des citoyens de prestige : *« Il faut être juste : un pays, et surtout un tel pays, n'invite personne pour lui montrer ses tas de fumier »*. Lisez Istrati. Quand bien même cela fait mal, cela vaut mieux de livrer les profanateurs à la vengeance des croyants que de masquer leur œuvre pour faire croire que le temple n'est pas profané. Si la Révolution russe était déjà perdue, on pourrait, de

désespoir, mentir avec les menteurs, mais Istrati a raison lorsqu'il dit *« Les travailleurs russes ont toute raison de croire en leur avenir »*. C'est pourquoi il faut parler, et ne rien omettre de la réalité ! Istrati n'omet rien. Que les hommes au pouvoir voient là une menace contre leur pouvoir, la vérité vaut mieux que leur désir de pouvoir.

Ret Marut (Traven)

Publié dans *Fanal* en 1927, ce texte est un appel d'Erich Mühsam à son compagnon Ret Marut, alias l'écrivain Traven, alors bourlinguant à travers le monde avant de se fixer au Mexique. Il est à noter que le passé anarchiste de Traven est systématiquement occulté dans les milieux littéraires, du moins en France.

Un lecteur de *Fanal* sait-il où se trouve le *Ziegelbrenner* [1] ? Ret Marut, camarade, ami, compagnon de lutte, homme, signale-toi, bouge-toi, donne signe de vie ; ton cœur n'est pas devenu celui d'un « bonze », ton cerveau ne s'est pas sclérosé, ton bras n'est pas devenu paralysé, ton doigt engourdi. Les Bavarois ne t'ont pas eu en 1919 ; ils te tenaient déjà au collet quand tu leur as encore échappé dans la rue. Autrement, tu te trouverais sans doute aujourd'hui là où se trouvent Landauer et tous les autres, de si vivants esprits, là où je serais aussi s'ils ne m'avaient déjà eu quatorze jours auparavant et ne m'avaient traîné hors de ce centre où l'on assassine.

A présent ils ne peuvent plus t'embarquer. L'amnistie de l'an passé doit t'être applicable. Un jour viendra où l'on établira devant l'histoire la formation et le

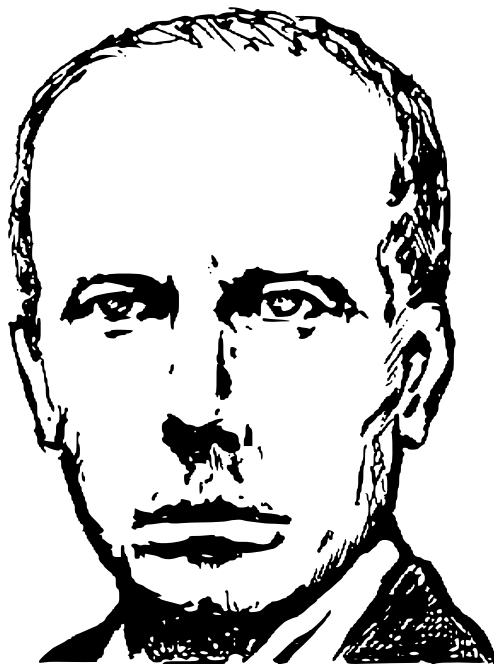


Gustav Landauer.

déroulement de la « Commune » bavaroise. Ce qu'il y a eu jusqu'à maintenant relevait d'un jugement partisan et confus, inspiré par la sottise et la haine, de manière injuste et pharisienne. Moi aussi je suis trop partie prenante, trop

étroitement et personnellement impliqué dans les événements, trop profondément mêlé aux controverses sur les erreurs et les mérites de cette Révolution pour savoir être l'historien avec assez d'objectivité.

Tu étais le seul actif dans les événements et capable, en même temps, de voir avec le recul ce qui allait mal, ce qu'on voulait de bien, ce qu'on entreprenait de juste et ce que l'on aurait dû entreprendre de plus juste. La succession de Landauer, ses lettres, ses discours, son action sur la fin, il faudra les soumettre dans peu de temps à la critique publique. Tu étais à ses côtés ; le secondant, le stimulant lorsqu'il était commissaire du peuple à l'Information et à la Propagande. Nous avons besoin de toi. Qui connaît le « briquetier » ? Qui, parmi les lecteur de *Fanal*, sait où l'on peut trouver, toucher Ret Marut ? Que celui qui peut le trouver, remette ce numéro. Beaucoup demandent de ses nouvelles, beaucoup l'attendent. Nous lançons un appel.



Ret Marut (Traven).

Erich Mühsam, *Fanal*, avril 1927

Otto Gross

Otto Gross (1877-1920), élève de Freud, tenta d'élaborer une méthode de psychanalyse anarchiste. Sa réussite auprès de Mühsam justifie la publication de la lettre que ce dernier adressa à Freud, auquel il semble attribuer tout le mérite de son rétablissement ! Sur le sujet, voir Otto Gross Révolution sur le divan (éd. Solin, Paris, 1988).

Très honoré professeur,

Je vous suis redevable de la guérison d'une grave hystérie que votre élève, le docteur Otto Gross, de Graz, a obtenue sur moi d'après votre méthode. J'espère que le récit d'un patient, sur un traitement cathartique tout à fait réussi, présente assez d'intérêt pour vous pour excuser cette lettre.

Je souffrais de symptômes pathologiques graves : une forte irritabilité qui conduisait à des accès de rage, se terminant par des états nébuleux pendant lesquels je restais étendu, privé de tout contrôle de mes sens, et sans pouvoir rassembler l'énergie nécessaire pour bouger et agir. Parfois, les attaques conduisaient à des états de complète confusion mentale et amenaient même un dysfonctionnement de certains sens, tels qu'une totale cécité temporaire.

Le docteur Gross, avec qui j'entretenais des relations amicales, me parla abondamment de la méthode et m'accepta en traitement à ma demande. La réussite dépassa toutes les espérances. Je fus complètement guéri en l'espace d'environ six semaines. Je souhaiterais que les observations que j'ai faites durant le traitement ne vous restent pas inconnues. (...)

Je remarquai progressivement comment la capacité naissante à ramoner les symptômes de ma maladie à leurs causes profondes entraînait toujours davantage leur disparition, et je pouvais parfois constater comment, soudain, un pan entier de maladie se détachait de moi grâce à une question du médecin et à la réponse qui s'ensuivait avec ses associations. De même, en dehors des séances et après la fin du traitement, la méthode fonctionnait toujours en moi, automatiquement : en me

fixant spontanément sur un objet, un mot, une impression, je me libérais des cryptomnésies [1] ; j'étais ainsi dégagé d'autres inhibitions pesantes.

Comme écrivain, j'étais bien sûr particulièrement intéressé par le fonctionnement de votre système. A mon avis, sa valeur résidait surtout dans le fait que la tâche du médecin était essentiellement de faire en sorte que le patient devienne son propre médecin. Le patient commence par diagnostiquer sa pathologie. Sur cette base, il dirige alors son propre traitement. Il est amené à ne plus s'intéresser à lui-même, individu souffrant, mais à la souffrance elle-même. Il objectivise sa maladie. Il ne se considère plus comme important en tant que patient à plaindre, martyr affectif et hystérique cherchant la guérison, mais au contraire comme un médecin, non plus comme quelqu'un qui ressent la maladie mais comme quelqu'un qui l'observe. Cette transformation de sensations subjectives en valeurs objectives est le processus de la guérison.

J'avais craint que le traitement puisse paralyser ma productivité de poète, car la production artistique consiste finalement dans la projection directe, sans élaboration intellectuelle, de processus subconscients (dans un vécu sensoriel). Je croyais que la simple modification psychologique d'un tel processus suffirait, dans l'avenir, à mettre en œuvre un jugement intellectuel le concernant. Aujourd'hui, je peux déclarer avec joie que cette crainte ne s'est pas réalisée. Au contraire, mon psychisme est devenu plus sensible, grâce à la suppression d'innombrables phénomènes gênants qui s'étaient placés autour du noyau de mon être. Il a réagi plus facilement à des influences qui stimulent la production artistique. (...)

Je vous remercie tous les deux pour la libération d'un poids immense qui m'écrasait et l'enrichissement de connaissances infiniment précieuses. (...)

Votre très dévoué Erich Mühsam, écrivain

[1] Cryptomnésies : choses entendues, retenues par le subconscient et qui resurgissent subitement lors d'une crise d'hystérie.

Erich Mühsam **(1878-1934)**

La personnalité et l'action d'Erich Mühsam sont parfois étudiées. En effet, il joua un rôle important dans le mouvement anarchiste allemand. Mais son oeuvre reste à découvrir en France.

Cette brochure regroupe principalement des articles introuvables ou inédits en français. Elle montre un aspect peu connu de l'oeuvre de Mühsam, celui de l'écrivain, du critique ou du dramaturge, mais privilégie les positions sociales.

PARTAGE NOIR - 1990